Ami du Clergé du 19 décembre 1946

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XVI. 2e *Dimanche après l'Epiphanie :* Les noces de Cana, 65. — XVII. 3e *Dimanche après l'Epiphanie :* Guérison du lépreux, 66.
Causeries sur la Messe. — VI. Evolution historique de la messe, 67.
Causeries liturgiques. — IV. Le temps de Noël : Epiphanies, 69.
Brèves conférences sur l'histoire de l'Eglise. — IV. La guérison d'un paralytique, 70.
Plans pour une Retraite à des jeunes filles. — X. Conclusion, 71.
En lisant. — Consignes du Pape aux pèlerins du Grand Retour, 71.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

2e Dimanche après l'Epiphanie

XVI

LES NOCES DE CANA

Mes frères,

Le récit que nous fait l'Evangile d'aujourd'hui est dans toutes les mémoires. Y a-t-il rien de plus gracieux, de plus touchant, de plus instructif aussi que les divers incidents qui marquent cette journée historique ? Car elle indique une date. Et quelle date ! Celle du début de l'activité publique du Sauveur, début qu'à la prière de Marie il avance, afin de nous montrer sa bonté pour nous et son respect pour les désirs de sa Mère. Lisons cette page avec amour. Rétablissons-la dans son cadre et tirons-en les leçons.

I. — *Fait historique*

Le temps approchait où Jésus inaugurerait son œuvre de Rédempteur. Il avait une trentaine d'années. Il était descendu au Jourdain pour recevoir de Jean le baptême symbolique, annonciateur du sien. Baptême de pénitence ! Lui l'infiniment pur, il avait voulu le recevoir des mains de son précurseur, pour s'humilier d'abord et pour faire comprendre aux foules que son œuvre à lui ne s'opposait pas à celle de Jean, mais la complétait.

Il s'en revenait donc du Jourdain en Galilée, après une brève absence. Chemin faisant il avait attiré près de lui quelques disciples : Jean, André, Pierre et quelques autres. Avec eux il arrivait à Cana, où il devait retrouver sa Mère, invitée comme lui à des noces.

Cana ! Petite bourgade à 6 ou 7 kilomètres de Nazareth ; hier inconnue, aujourd'hui immortelle. Les jeunes mariés au contraire sont restés dans l'ombre. Qu'importe leur nom ? Le mariage est une œuvre banale, mais ce qui se passe là ne l'est pas, et c'est ceci qui importe surtout.

Ceci, c'est d'abord l'accueil que l'on fait à Jésus et à ses amis. Si l'on attendait le premier, l'arrivée des autres était une surprise. Qu'à cela ne tienne : à la campagne on est hospitalier, surtout en Orient ; on y va tout simplement, sans cérémonie. « Entrez, prenez place ; on s'arrangera toujours ». Oui ; mais si tout a été calculé au plus juste et si quelques convives, ayant déjà fait ce que se permettait Jésus, avaient amené d'autres amis inattendus, la situation pouvait devenir inquiétante, surtout que les festins de noces duraient assez longtemps, — six à sept jours —. Aussi vers la fin des noces un gros désagrément : le vin manqua.

Comme les femmes en Orient n'étaient jamais à table avec les hommes, qu'elles allaient et venaient dans la salle, pour surveiller, pour servir même comme Marthe à Béthanie, la Ste Vierge put s'apercevoir du désappointement menaçant ; elle voulut y aviser pour éviter à la famille une humiliation. Elle vint donc discrètement le dire à son divin Fils, sans insister, à voix basse, en quelques mots rapides : « Ils n'ont plus de vin ». Prière qui ne se perd pas en considération inutile, mais qui se caractérise par une foi sans la moindre ombre possible, prière dont se souviendra sans doute N.-S. quand il nous donnera le secret des prières fécondes : « Quand vous prierez, ne parlez pas beaucoup ; ce n'est pas l'abondance des mots qui donne du poids à votre prière, mais c'est votre état d'âme, l'humilité, la foi, l'intensité de votre désir. » Marie réalisait tout cela.

Que vient-on alors s'étonner de la réponse du Sauveur à sa Mère, comme si cette expression : « *Quid tibi et mihi* » ? pouvait avoir un autre sens que celui-ci : « la chose ne nous concerne ni vous ni moi ». C'était vrai. Il ne leur appartenait pas de fournir du vin à qui les invitait. C'était eux, les hôtes, que la chose regardait. On n'a point l'habitude, que je sache, d'apporter sa nourriture ni sa boisson quand on est convié à un festin.

Du reste pour que l'avenir ne s'y trompe pas, Jésus montre qu'il a bien compris que sa Mère lui demande d'intervenir à sa façon ; c'est pourquoi il lui rappelle affectueusement telle ou telle conversation de Nazareth où il lui avait confié sans doute la date du début de son ministère. Ce n'était point celle-ci. Pourtant parce que sa Mère le désire, il devancera cette heure et lui répondra par un miracle. — Elle non plus ne s'est pas trompée ; aussi se tournant vers les serviteurs qui se tenaient près des urnes contre la muraille, urnes vides et inutiles : « Faites ce qu'il vous dira », telle est sa consigne. Elle n'est pas d'une âme découragée, mais d'un cœur sûr du résultat.

II. — *Leçon*

Vous savez quel il fut. Ces urnes remplies d'une eau qui se change en vin, l'étonnement des convives, la reconnaissance des mariés. Laissons cela. Mais écoutez ces mots : « Remplissez d'eau ces urnes. Et ils remplirent à pleins bords. »

Ainsi dans la vie ordinaire Jésus ne veut jamais tout faire. Il exige d'abord que nous lui apportions toute notre possible collaboration. Il se chargera ensuite du reste. Vous avez de l'eau ? donnez-vous la peine d'apporter de l'eau. Vous avez plus ? quelque chose de plus précieux ? apportez cela mais ne vous croisez pas les bras quand vous lui demandez une œuvre grandiose, c.-à-d. son intervention, surtout si cette intervention a pour but d'assurer l'œuvre de votre sanctification. Dieu y met sa grâce, il est bien juste que nous lui donnions notre effort.

Les serviteurs y ont mis toute leur bonne volonté. La fontaine était peut-être assez loin du village ; il

leur fallut plus d'un voyage pour remplir les urnes. Peut-être bien que nous aurions dit, nous autres, après un ou deux déplacements : « C'est assez, les voilà aux trois quarts pleines, cela suffit ». Quel trésor précieux ils auraient perdu en limitant leur travail !... De combien de faveurs nous privons-nous aussi en raccourcissant notre générosité !

Ils n'avaient que de l'eau à y mettre, mais leur pauvreté allait précisément faire éclater la richesse infinie. Il en va ainsi de nous. Ne nous faisons pas illusion. Ce que nous avons à verser dans les urnes éternelles est bien fade et sans valeur : quelques bonnes intentions, quelques désirs, quelques actes et tout cela, en soi sans arôme et sans ton, est souvent gâté par des vues bien humaines. Quand penchant vers le terme de nos jours nous regardons le passé, la terreur nous saisit de n'avoir jamais versé dans les amphores divines autre chose de moins insignifiant et de moins fade.

Au moins aurions-nous pu, comme les serviteurs, remplir notre devoir jusqu'au bout, verser à pleins bords, ne nous estimer quittes qu'au moment où nous n'en pouvions plus. Hélas ! Comme nos amphores sont rarement pleines. Par négligence, par avarice, par paresse peut-être dans la crainte que faisant trop bien le Maître ne nous demande autre chose de plus difficile, nous avons rapetissé notre service et gardé pour nous ce qui devait lui revenir. Nous avons discuté avec lui. Nous nous sommes dit : « Après tout il ne nous a pas demandé d'outrepasser la rigueur de ses ordres, d'aller jusqu'aux conseils. » C'est vrai ; il n'a pas dit aux serviteurs de remplir à pleins bords. Il leur a laissé le soin de comprendre jusqu'où allaient ses désirs. Mais notre sagesse menteuse, notre parcimonie que nous croyons habile ne sont, somme toute, qu'une suite d'égoïsme désastreux, d'atermoiements inutiles qui nous empêchent d'être libres et de verser dans nos vies le maximum de fidélité.

Parce que nous n'avons plus voulu être à son service comme des enfants, qui aiment de tout leur cœur, qui courent de toutes leurs jambes, qui pleurent de toutes leurs larmes, que nous avons eu la prétention d'agir en hommes, c.-à-d. souvent en être diminués par les calculs intéressés, nous nous sommes privés des joies du devoir pleinement accompli, et nous avons diminué les dons que le Seigneur se disposait à nous faire.

* *

Seigneur, remplir mon esprit de lumière, autant qu'il peut en contenir, remplir à pleins bords ma volonté d'un amour vigoureux, remplir ma mémoire de pensées saines et d'espérances éternelles, donner toutes mes énergies à ma tâche quotidienne, en un mot remplir mon devoir, humble et morne, vous servir comme vous le méritez et aimer le prochain de toute mon âme, ne serait-ce point pour moi le seul salut ? Vous en avez besoin de ces cœurs pleins à déborder, et vous les comblez de vos dons, car tout ce qui fut versé d'eau dans les urnes de Cana vous l'avez transformé en vin miraculeux, de sorte que c'est ce vin que les serviteurs auraient gaspillé, s'ils avaient versé moins d'eau. Faites-moi comprendre votre geste et dites-moi de façon à m'en convaincre, que tout ce que je ne vous donne pas je le perds. Rappelez-moi alors que je dois vous livrer tous mes trésors, et que sur mes vertus insipides votre grâce descend et transforme le tout en valeurs éternelles. Ainsi soit-il.

3e Dimanche après l'Epiphanie

XVII

GUÉRISON DU LÉPREUX

Mes frères,

Deux miracles aujourd'hui réconfortent nos âmes. Nous ne parlerons que du premier. Ainsi après avoir commencé sa carrière de miséricorde et de charité, N.-S. ne s'arrêtera plus. Toutes les misères humaines trouveront près de lui un accueil assuré. S'il le faut, il fera appel à sa toute-puissance et sémera à pleines mains les miracles. Quelle leçon de confiance il nous donne là ! Car, si en raison des circonstances et des épreuves nécessaires, il ne manifeste plus par des prodiges ses interventions, son cœur n'a pas changé, gardons-en l'assurance. Sa bonté vient toujours au secours de nos misères.

I. — *Le lépreux*

Le premier qui bénéficie de son assistance est un lépreux. Après les noces de Cana, Jésus avait abandonné définitivement Nazareth pour s'installer à Capharnaüm. C'est là désormais qu'il reviendra toujours entre deux tournées apostoliques.

Il regagnait donc ce jour-là Capharnaüm, après avoir prononcé sur la Montagne le Sermon qui est resté célèbre. Une foule considérable le suivait. Un pauvre lépreux qui n'avait ni osé ni pu se mêler au cortège — car les défenses étaient rigoureuses qui concernaient ces malades — s'avança timidement, se jeta à ses pieds, et dans une prière simple, sans phrase mais pleine de foi lui dit : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! »

Devant ces accents qui trouvent toujours le chemin de son cœur, Jésus lui répond : « Je le veux, soit guéri. » A l'instant la lèpre disparut.

Où donc cet homme avait-il trouvé le secret d'une telle foi ? S'est-il souvenu que Moïse jadis avait aussi obtenu la guérison de sa sœur lépreuse, et faisant en lui-même une comparaison s'est-il dit que Jésus valait bien Moïse. Pourtant quelle différence dans la prière de Moïse d'abord. Il supplie Dieu : « Je vous en conjure, ô mon Dieu, guérissez-la. » Le lépreux dit : « Si vous le voulez. » Et il ne se trompait pas. Jésus n'avait qu'à vouloir. Quelle différence aussi dans la guérison. Moïse implore, Jésus commande.

A cette parole toute-puissante, il ajoute un geste qui lui est coutumier : il étend la main et touche le malade. L'Evangile dira quelque autre part qu'il leur imposait les mains à chacun. Ainsi il ne se contentait pas de les regarder tous en bloc, de loin. Pour chacun d'eux il avait une attention spéciale, pour chacun d'eux il renouvelait son geste de bénédiction. C'est déjà une consolation, car rien n'est plus désiré par un malade que d'être distingué dans la foule, d'attirer la sympathie, surtout quand cette sympathie doit provoquer une intervention comme celle dont N.-S. était d'habitude si généreux. Rappelons-nous, nous qui sommes venus bien longtemps après lui, que ses gestes, ses attitudes sont des leçons éternelles. Ce qu'il a fait autrefois il ne cesse de le refaire et sa mission rédemptrice se continue dans le secret des âmes. Il passe encore parmi nous, au milieu des hommes malades, languissants, paralytiques ou lépreux, il passe ; et à chacun de ceux qui le lui demandent il impose les mains. Alors ou bien les misères morales disparaissent, ou mieux encore les

âmes s'éveillent à la dévotion personnelle et intime. C'est de ses mains divines que sont sortis les bienfaits immenses qui ont transformé l'humanité, c'est sous les mains du Christ que tout doit renaître ; et ce sera dans ses mains un jour que nous remettrons notre âme, pour lui permettre de se réveiller là-haut à la vraie vie, celle qui ne meurt plus.

II. — *Leçons de cette guérison*

Tâchons de comprendre que le geste qui guérit le lépreux, Jésus l'a fait aussi sur nous, sur chacun de nous. Il s'est arrêté devant nous. « Il s'est occupé de moi seul, » pouvons-nous répéter avec joie ; il s'est occupé de ma seule misère, c'est bien sur ma tête qu'il a posé les mains, car dans l'immense univers sa bonté toute-puissante m'a distingué et suivi.

Tant que nous nous considérons comme perdus dans une foule anonyme, tant qu'on s'imagine que les paroles du Christ sont des mots lancés indifféremment, à un auditoire immense, tant qu'on pense que ses promesses destinées à tous ne s'appliquent à personne en particulier, ou au hasard des rencontres, il reste trop loin de nous, et notre âme ne vibre pas à son divin contact. Ce qu'il veut nous rappeler par cette habitude infiniment douce c'est que nous pouvons être assurés du contraire. Mais quand, par sa grâce, nous en sommes convaincus, alors la lumière se fait, l'expérience nous ravit, un frémissement tout spirituel, une joie profonde envahissent notre être, une présence mystérieuse nous avertit que c'est à nous personnellement que Dieu s'adresse, et l'âme docile se met en chemin vers lui pour répondre à son geste béni par une docilité suave, faite de reconnaissance, de crainte et de désir.

Il imposait les mains. Quand l'Evêque consécrateur impose les mains au nouveau prêtre, celui-ci ne s'y trompe pas. A ce simple contact il comprend que tout vient de changer en lui. Une vocation spéciale l'a saisi, qui ne le laissera plus libre d'être quelconque. Elle a marqué d'un sceau invisible et éternel toutes ses actions et tous ses désirs. Tout en lui désormais doit être sacerdotal.

Quand le prêtre à son tour impose les mains à l'enfant qu'on lui apporte pour qu'il le baptise, une transformation radicale se produit dans l'âme de ce nouveau-né. S'il avait conscience de cette action divine il sentirait que Dieu a pris possession de tout son être et que sa vie devra, dans la suite, manifester qu'il est chrétien par une rectitude inviolable aux volontés de Celui qui le possède en propre. Il n'y a donc plus en ce monde, d'un côté Dieu et de l'autre une humanité infinie et confuse. Il y a Dieu évidemment, mais chacun de nous avec lui ; la grande affaire doit se traiter entre nous deux. Je ne suis pas « *un* » parmi des *milliers*, perdu dans la foule anonyme ; il n'y a, Seigneur, que vous et moi ; et tout en moi doit devenir chrétien, c'est-à-dire appartenir au Christ. Car les paroles que vous prononcez, les encouragements discrets que vous me ménagez, les remerciements murmurés à voix basse et que je suis seul à entendre, comme les reproches amicaux et les avertissements attristés, tout cela c'est pour moi et pour moi seul.

* *

Seigneur, que je les sente donc toujours posées sur moi vos deux mains divines ! Que j'estime, comme il convient, ce geste que vous fîtes jadis sur la tête du lépreux ; que je mérite toujours votre bénédiction, ou votre pardon que je demanderai avec foi ; consacrez chacun de nous à votre service. Votre regard abaissé sur nos fronts qui s'inclinent et accompagnant votre geste nous transformerait, et nous ne pourrions plus garder en face de vous toutes nos attaches coupables ou simplement égoïstes, toutes nos prétentions de liberté qui nous empêchent d'être totalement à vous. Par votre contact divin, par l'imposition de vos mains rédemptrices, guérissez-nous de tout ce qui n'est pas vous, et qu'un jour votre geste rédempteur nous amène à une intimité que l'éternité scellera dans la gloire.

Mais pourquoi défendez-vous à ce lépreux, heureux de sa guérison, d'en parler autour de lui ? Ne devait-il pas avoir hâte de proclamer votre bonté ? Ses paroles auraient attiré d'autres âmes et par lui l'apostolat aurait commencé qui vous aurait fait connaître. Hélas ! Vous connaissez l'humanité. Vous saviez le peuple toujours prêt, sous l'influence des Pharisiens, à faire dévier votre action messianique, à la compromettre par des manifestations politiques ; et vous vouliez purifier les esprits pour qu'ils fussent capables de comprendre votre doctrine. Vous vouliez aussi, en maître souverain des événements, attendre votre heure et ne pas donner prise à la haine des Juifs du Sanhédrin avant que vous n'ayez achevé l'œuvre de l'évangélisation.

Mais le lépreux est obligé de se montrer aux prêtres à Jérusalem. C'était la loi et le Maître souverain qui dans d'autres circonstances s'y soumit luimême n'en dispensait personne. De plus, il entrevoyait dans le lointain la série interminable des pauvres lépreux de l'âme, pour qui il allait inaugurer le rôle merveilleux du pardon et instituer le sacrement de la pénitence. Les prêtres de la nouvelle loi en seraient les distributeurs. Alors qu'il aille, en précurseur, ouvrir la voie bénie d'où les lépreux ses frères reviendront aussi purifiés. La reconnaissance alors pourra monter sans entrave à celui qui inaugure son ministère d'amour, là-bas, à Capharnaüm, la cité des merveilles. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

VI

ÉVOLUTION HISTORIQUE DE LA MESSE

Mes frères,

Lorsque le grand historien Augustin Thierry fut devenu aveugle, au cours de l'été 1854, il pria l'abbé Perraud, qui avait été son élève à l'Ecole Normale et qui devait être plus tard évêque d'Autun et cardinal, de venir chaque dimanche lui faire une lecture pieuse. Le prêtre pensait que l'illustre aveugle désirerait entendre les pages les plus belles de la Bible et de la littérature religieuse. Pas du tout. Dès la première entrevue, Augustin Thierry dit à l'abbé Perraud : « Monsieur l'abbé, veuillez me lire les prières de l'Ordinaire de la Messe ». Et ce fut la même chose les autres dimanches. L'abbé Perraud lisait lentement les prières liturgiques en latin. Augustin Thierry écoutait avec un religieux respect. Parfois, les prières lui arrachaient comme malgré lui des cris d'admiration : « Que c'est beau, que c'est grand, que c'est profond ! »

Et nous, m. f., partageons-nous vraiment ces sentiments d'admiration pour les cérémonies et les prières de la messe ? Hélas ! que de fidèles sont déconcertés par l'épaisseur de leur missel et regrettent que l'émouvante simplicité du récit de la Cène dans l'Evangile soit noyée dans la complexité des rites et des formules liturgiques de notre messe.

Aussi bien, avant d'analyser ces formules et ces rites, je voudrais, histoire en main, vous faire constater qu'en dépit des développements que les assemblées eucharistiques des premiers chrétiens ont subi au cours des siècles, leur structure a toujours été et reste toujours la fidèle reproduction du dernier repas du Jeudi Saint.

I. — *Les premières assemblées eucharistiques*

« Chaque fois que vous ferez ceci, avait dit Jésus, faites-le en « mémoire de moi ». Les premiers disciples se conformèrent à l'ordre du Maître. Dans la nuit où il allait être livré, à la fin du repas pascal, qu'avait fait le Seigneur ? Il avait pris du pain et du vin, rendu grâces, prononcé sur le pain et le vin des paroles qui en changèrent la substance en celle de son corps et de son sang. Puis il avait rompu le pain consacré pour le distribuer aux Apôtres et fait passer aux convives la coupe contenant le vin consacré afin de leur donner son corps en nourriture et son sang un breuvage. Enfin, Jésus quitta le Cénacle avec ses disciples après avoir dit un hymne.

Eh bien, ces éléments essentiels de l'Institution furent exactement renouvelés dans les premières assemblées eucharistiques que les fidèles nommaient la « fraction du pain » ou « le repas du Seigneur ». — En souvenir du repas pascal, ils se réunissaient le soir, en un repas fraternel appelé *agape* (charité). Riches et pauvres mangeaient ensemble. A la fin du repas, le prêtre qui présidait refaisait ce que le Christ avait fait au soir du Jeudi Saint ; il répétait les paroles du Seigneur : « Ceci est mon corps ». ; il rompait en plusieurs fragments le pain consacré et le distribuait à tous les convives ; puis, sur une coupe de vin, il disait : « Ceci est mon sang » ; la coupe circulait autour de la table et tous communiaient. Quelques indications de l'apôtre Paul nous font connaître aussi que toute cette cérémonie était entourée d'une prière d'action de grâces à laquelle l'assistance répondait *Amen*, et de prières commémorant la mort du Sauveur.

D'autre part, juifs convertis, les premiers chrétiens de Palestine continuaient entre eux les réunions de la synagogue.

Vous savez que le jour du Sabbat les Juifs avaient coutume de se réunir pour lire et expliquer la Bible, chanter des psaumes et faire des prières en commun. Notre-Seigneur prenait part aux réunions de ce genre dans les synagogues de Nazareth et de Capharnaüm. Les Apôtres conservèrent pour les chrétiens cette habitude juive, mais en la modifiant et en l'adaptant. La prédication y fut particulièrement en honneur car il s'agissait d'expliquer aux néophytes le message de Jésus-Christ. Les écrits des apôtres y étaient lus à l'égal des textes de l'Ancien Testament. Des hymnes alternaient avec les psaumes. La prière d'intercession y tenait une place importante. Puis on recueillait les aumônes pour les pauvres et comme le don matériel ne vaut rien sans la charité du cœur, les frères se séparaient après avoir échangé le baiser de paix. Primitivement, ces deux sortes de réunions, d'origine si différente, pouvaient être tout-à-fait indépendantes l'une de l'autre ; elles ne tardèrent pas à se souder l'une à l'autre ; la première devint la préparation de la seconde. La réunion imitée de la synagogue et adoptée par les apôtres se fit pendant la nuit et elle fut suivie, tout au matin de la Cène eucharistique, de la Consécration et de la Communion. L'*agape*, au contraire, qui au début précédait immédiatement la consécration de l'Eucharistie ne tarda pas à disparaître en raison du nombre croissant des chrétiens et par suite de quelques abus dont se plaignait déjà S. Paul. Le jeûne devint alors, peu à peu, la règle commune avant le repas du Seigneur. Cette soudure (de la synaxe imitée du rituel juif et de l'assemblée eucharistique) est un fait accompli au milieu du IIe siècle. Nous le savons par le martyr S. Justin, laïque chrétien qui, dans une défense du christianisme adressée à l'empereur Antonin le Pieux décrit à deux reprises les réunions liturgiques des chrétiens. Nous observons, nettement dessinés, les linéaments de notre messe actuelle. Ecoutez plutôt S. Justin rapporter l'ordre des réunions dominicales et la célébration de l'Eucharistie[1].

Dans ces textes de S. Justin il est aisé de reconnaître la Cène du Jeudi Saint et cependant on y distingue déjà quelques éléments de notre messe actuelle : les lectures, l'homélie, la prière d'intercession, le baiser de paix, la collecte pour les pauvres, Les deux réunions de l'époque apostolique n'en font plus qu'une. La première partie, empruntée à la synagogue, a pour but de disposer l'assistance à offrir dignement le sacrifice de Jésus-Christ. On l'appellera par la suite *Messe des Catéchumènes* parce que les catéchumènes, ceux qui se préparaient au baptême, étaient admis à y assister pour compléter leur instruction, mais avant l'offertoire, ils devaient quitter l'église dont on fermait soigneusement les portes. On nomme encore cette partie *Avant-Messe* de nos jours. Elle s'étend du début jusqu'à l'Offertoire.

II. — *Modifications postérieures*

Le schéma que nous fait connaître S. Justin représente le plan, désormais uniforme, suivant lequel se déroulera le service eucharistique dans l'Eglise. Cependant, il subira encore quelques remaniements, telle partie sera allongée, telle autre abrégée. Après la paix accordée à l'Eglise par l'empereur Constantin, alors que le culte pourra se déployer avec une ampleur impossible sous l'ère des persécutions, on ajoutera des cérémonies nouvelles.

Il convient de noter ici que ces développements ne furent ni simultanés, ni identiques sur tous les points du monde chrétien. Cette diversité s'explique aisé-

[1] « Ensuite, à celui qui préside l'assemblée des frères on apporte du pain et une coupe d'eau et de vin. Il les prend et rend hommage et gloire au Père de l'univers par le nom du Fils et de l'Esprit Saint, puis il fait une longue action de grâces (Eucharistie) pour ces dons reçus de lui. Quand il a achevé prières et action de grâces tout le peuple s'écrie : « *Amen* » ; *Amen* en hébreu équivaut à : « Ainsi soit-il ». Puis quand celui qui préside a achevé l'action de grâces et que tout le peuple a acclamé, ceux que nous appelons diacres distribuent le pain, le vin et l'eau sur lesquels on a rendu grâce à chacun des présents pour qu'il y prenne part, et ils en portent aux absents.

Et cet aliment nous l'appelons *Eucharistie ;* personne ne peut y prendre part, sinon celui qui croit à la vérité de notre doctrine et a été lavé dans ce bain pour la rémission des péchés et une seconde naissance, et vit suivant l'enseignement du Christ... » *(Apologie,* I).

ment. S. Justin nous avertit que la prière eucharistique, aussi bien que les prières d'intercession, étaient improvisées par l'évêque et elles le furent pendant assez longtemps. Malgré tout, le thème de ces prières était toujours le même, et l'ordre dans lequel l'évêque les prononçait ne variait guère. Peu à peu, les formules se fixèrent d'elles-mêmes. De même, le choix des lectures fut longtemps laissé à l'initiative de l'évêque jusqu'à ce que le souci de ne pas allonger démesurément la durée du service fit dresser des séries de lectures à faire au cours de l'année. Des livres liturgiques furent donc rédigés dans les principales Eglises. On obtint ainsi un certain nombre de liturgies-types assez différentes les unes des autres. Vous en connaissez quelques-unes au moins de nom : le rite maronite, le rite byzantin, le rite mozarabe, le rite ambrosien, le rite gallican, et, bien entendu, le rite romain. La liturgie officielle pour l'Eglise d'Occident est le rite romain. Notre messe dérive donc de celle qui se célébrait à Rome à la fin du VI^e siècle.

Il nous reste à expliquer comment s'est effectué le passage de l'ancienne messe pontificale à notre cérémonie actuelle.

Primitivement, il ne se célébrait dans les églises qu'une seule messe que présidaient le Pape à Rome, et ailleurs l'évêque, entourés de leur clergé et à laquelle tout le peuple était convoqué. La messe fut d'abord uniquement une prière publique. Il faut retenir cette caractéristique si l'on veut comprendre toutes les cérémonies de la messe et la signification des formules liturgiques. La messe est, dans son essence, une prière dialoguée et chantée, tour à tour, par l'officiant et par le peuple chrétien, et non seulement une prière mais une action à laquelle l'évêque, les officiants et les fidèles eux-mêmes prennent tous et chacun leur part respective. Il n'y avait d'ailleurs qu'un seul autel dans chaque église, règle qui est encore observée en Orient.

L'ancien usage des messes « concélébrées » a fléchi dans le haut moyen âge, surtout vers le VII^e et le VIII^e siècle. A cette époque, le nombre des prêtres a augmenté, la messe peut être célébrée tous les jours. Dès lors, le vieil édifice de la messe pontificale fut singulièrement ébranlé. Comment trouver pour chaque célébrant des ministres, un chœur, une assistance ? Le prêtre dut remplir les anciennes fonctions du diacre et du sous-diacre et réciter ce que le chœur chantait. Le rôle des autres ministres fut tenu par un unique servant qui représentait à lui seul tout le peuple chrétien. Les cérémonies s'en trouvèrent fatalement ou supprimées ou comprimées. D'où ces allées et venues du célébrant d'une extrémité de l'autel à l'autre et la succession un peu rapide des rites qui étonnent au premier abord. Enfin, ce que n'auraient jamais pu imaginer les chrétiens des premiers siècles, le célébrant fut seul à communier sacramentellement.

Ne soyons pas plus sévères que le Concile de Trente qui a proclamé légitime la célébration des messes privées. Il faut, au contraire, lui en savoir gré car de nos jours la multiplicité des « messes basses » accorde au peuple chrétien une plus grande commodité, pour satisfaire au précepte dominical. Par ailleurs, les fidèles, invités par l'Eglise à la communion fréquente, sont heureux de pouvoir s'unir aussi souvent que possible, même chaque jour, au sacrifice de Notre-Seigneur.

* *

Et voilà terminé ce rapide aperçu historique. J'espère qu'il vous aura été profitable, car éclairer le présent par le passé est une bonne méthode pour comprendre les cérémonies de la messe. Dégageons brièvement quelques conclusions :

1° *La messe normale est la Grand'Messe* (messe solennelle ou messe chantée de son vrai nom), adaptation de l'ancienne messe papale, à laquelle tous les fidèles de la paroisse sont présents et à laquelle ils mêlent leur voix. Combien se trompent ceux qui ne voient dans la Grand'Messe qu'une messe basse enjolivée ou plus étoffée : c'est au contraire la messe basse qui est une réduction de la grand'messe. La messe basse est à la grand'messe ce qu'est à une symphonie orchestrale une réduction pour piano. La grand'messe mérite donc la préférence des chrétiens à qui leur devoir d'état laissent quelques loisirs dans la matinée du dimanche. Si l'on ne peut y venir tous les dimanches, qu'on y vienne du moins aussi souvent qu'on le peut et que tous s'efforcent de répondre et de prendre part au chant liturgique selon le vœu des Souverains Pontifes.

2° *Ne nous laissons pas réduire au rôle de spectateurs aux messes privées.* D'abord, en venant communier, participons au repas sacrificiel. Rendons aussi effective que possible notre participation à l'offrande du sacrifice, même aux messes privées. N'ayons N'ayons pas peur de réciter à haute voix les réponses du servant.

3° Enfin, ne perdons pas de vue que *toute messe, même la plus solitaire, est offerte par le peuple chrétien tout entier*, par toute l'Eglise et pour les besoins de tous les membres de l'Eglise. « C'est toujours le matin quelque part », dit un proverbe. Il n'y a donc pas une minute de nos 24 heures où, en quelque endroit du monde, un prêtre ne récite « *Introibo ad altare Dei* », pas une minute où un prêtre ne prononce les paroles de la consécration. Prenons donc l'habitude de nous unir d'intention dans notre prière du matin à toutes les messes qui sont célébrées dans la journée par tout l'univers. Outre les biens spirituels que nous pourrons retirer de cette pratique, nous sanctifierons ainsi nos actions en les unissant à la prière et à l'offrande que, sur nos autels, Jésus adresse sans interruption à son Père.

CAUSERIES LITURGIQUES

IV

LE TEMPS DE NOEL : ÉPIPHANIES

On peut s'étonner que nous parlions d' « Epiphanies » au pluriel. *Epiphania*, ce mot grec, à désinence plurale, indique en effet plusieurs manifestations (car telle est sa signification) du Christ. C'est d'ailleurs ce que chante l'Eglise, aux secondes vêpres de la fête, antienne de *Magnificat*, en rappelant les trois miracles de l'Epiphanie :

> Aujourd'hui, l'étoile conduisit les Mages à la Crèche ;
> Aujourd'hui, l'eau fut changée en vin, aux noces ;
> Aujourd'hui, le Christ voulut être baptisé par Jean dans le Jourdain afin de nous racheter. Alleluia.

* *

De ces trois « épiphanies », la première — la manifestation de Jésus aux Mages — occupe la première place dans notre fête du 6 janvier. « Les Mages

sont les premiers païens qui aient été appelés à la foi au Fils de Dieu. Ils nous représentent, nous qui sommes venus du paganisme. L'Epiphanie est la fête fête de la foi du monde païen. Nous célébrons notre vocation à la foi » (Pius Parsch).

L'histoire des Mages est rapportée dans le récit qu'en fait l'évangéliste S. Matthieu. Si la tradition populaire a fait des Mages trois rois, c'est que la liturgie leur applique la prophétie du psalmiste (LXXI, 10-11) : « Les rois de Tharsis et des îles lointaines apporteront des présents ; les rois d'Arabie et de Saba se hâteront avec leurs dons, tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations le serviront. » S. Matthieu n'indique pas précisément que les nobles et lointains adorateurs du Christ, conduits par l'étoile miraculeuse, furent des rois ; mais il spécifie les dons apportés par eux à l'Enfant : « Ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe » (II, 11).

Le grand pape S. Grégoire explique avec sa piété habituelle le symbolisme édifiant de ces présents : « Les Mages apportèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. L'or convient au Roi, l'encens est offert à Dieu, avec la myrrhe on embaumera les cadavres. Les Mages reconnaissent donc, par leurs présents mystérieux, Celui qu'ils adorent : par l'or, comme leur Roi ; par l'encens, comme leur Dieu ; par la myrrhe, comme un homme destiné à la mort... Mais nous pouvons encore interpréter autrement les présents des Mages : par l'or, on peut entendre la sagesse ; ...par l'encens brûlé en l'honneur de Dieu, on peut exprimer la vertu de piété, dont le psalmiste a dit : « comme la fumée de l'encens, ma prière monte vers toi » (Ps. CXL, 2) ; par la myrrhe, on peut signifier la mortification de la chair » (Leçons du bréviaire).

* *

La manifestation de la divinité de Jésus au Jourdain, lors de son baptême par Jean-Baptiste, est rappelée plus spécialement au jour octave de l'Epiphanie. L'évangile est de S. Jean. Il relate le témoignage de Jean-Baptiste : « J'ai vu descendre du ciel l'Esprit comme une colombe et il s'est reposé sur lui. Moi, je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint » (Jn., I, 32-33). L'Evangéliste suppose ici connu le récit des trois autres écrivains sacrés, rapportant non seulement la descente visible du Saint-Esprit sur Jésus, mais encore les paroles du Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances » (Mt., III, 17 ; Mc., I, 11 ; Lc., III, 22). Pourquoi plutôt l'évangile selon S. Jean ? C'est que cet évangile nous ouvre plus spécialement un horizon inattendu : le baptême reçu par Jésus n'est qu'une figure lointaine du baptême qui sera donné au nom de Jésus. Le baptême chrétien sera un baptême dans l'Esprit Saint. Et S. Jean rapporte expressément la vérité de cette prédiction à la mission visible du Saint-Esprit sur Jésus. Pour reprendre une belle figure de S. Grégoire de Nazianze : « Jésus sort de l'eau, entraînant avec lui le monde tombé et le relevant. »

* *

Le premier miracle du Christ, la première manifestation de sa puissance divine, aux premières heures de sa vie publique, c'est le miracle de Cana.

Le souvenir de ce miracle est intercalé dans la liturgie du deuxième dimanche après l'Epiphanie, principalement à la messe. Le récit du miracle est naturellement emprunté à S. Jean (II, 1-12), le seul des évangélistes qui en ait parlé. C'est à la prière de sa mère que Jésus accomplit le prodige. Il y a là, semble-t-il, une indication précieuse pour l'âme chrétienne : Marie est notre médiatrice auprès du grand Médiateur, Jésus. Pour donner plus de force et d'efficacité à nos prières, faisons-les passer par Marie...

* *

Les souvenirs de l'enfance de Jésus trouvent leur conclusion naturelle dans l'évangile de Jésus, retrouvé au Temple au milieu des docteurs. Cet évangile se lit au dimanche dans l'octave de l'Epiphanie, jour maintenant assigné (depuis Benoît XV) à la célébration de la fête de la Sainte Famille. L'idée principale de cette fête se retrouve dans le dernier verset de l'évangile : « Jésus descendit avec eux (avec Marie et Joseph) et vint à Nazareth et il leur était soumis » (Lc., II, 51).

Quel exemple nous donne et donne aux familles chrétiennes cet intérieur de Nazareth ! Voici le Roi du ciel et de la terre caché dans sa vie d'obéissance ; sa sainte Mère, la Vierge-Reine, et l'humble S. Joseph, qui est cependant le chef incontesté de cette famille admirable. Considérons-la, cette Famille, dans le travail, dans la prière, dans la joie, dans la peine, dans l'amour et le dévouement mutuel de ses membres... Quelle grandeur dans cette humilité voulue et quelle leçon pour nous !...

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

IV

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE

Mes frères,

Jusqu'ici nous avons considéré les préparatifs de la fondation de l'Eglise, puis la fondation de cette Eglise universelle, d'abord à Jérusalem, chez le peuple élu. Et, effectivement, suivant le mot vigoureux de Pie XI, protestant contre les persécutions raciales antisémites : « spirituellement, nous sommes des Sémites ».

Maintenant, nous allons suivre l'église de Jérusalem, dans son développement, dans ses combats et ses victoires, dans son activité et ses souffrances.

* *

S. Luc (II, 41), annonce trois mille conversions, puis il décrit la vie *intérieure* et la situation de la nouvelle société : prédication, fraction du Pain ou Eucharistie, et prière. Ensuite, c'est la vie *extérieure* : biens mis en commun ou communisme chrétien qui ne ressemble en rien au communisme actuel à base matérialiste, areligieuse, assiduité au Temple et nombreux miracles opérés par les Apôtres.

C'est au Temple que se produit un des premiers et plus éclatants miracles de cette période. « Pierre et Jean montaient au Temple pour la prière de la neuvième heure » (Act., III, 1). — Les Juifs avaient trois heures destinées à la prière : la 3e heure ou 9 heures, qui était celle du sacrifice du matin ; la

6e heure, ou midi, et la « 9e heure », ou 3 heures, où était offert le sacrifice du soir. — Le Temple avait été bâti sur le Mont Moriah, à l'endroit où, selon la tradition, Abraham devait immoler son fils Isaac. Ce temple était entièrement entouré d'un mur sur les côtés duquel s'ouvraient différentes portes monumentales. Celle dont il s'agit ici, appelée « *Speciosa* » c'est-à-dire « belle, magnifique », surpassait toutes les autres.

« Et il y avait un homme boiteux dès sa naissance. Lorsqu'il vit Pierre et Jean qui allaient entrer dans le Temple il les pria pour recevoir une aumône ». Ce geste se répète aux portes de nos églises. Et Pierre avec Jean, — écoutez bien cette scène prise sur le vif, — fixant sur lui les yeux lui dit : « Regarde nous », et il les regardait, espérant recevoir quelque chose. Or Pierre dit, — remarquez cette priorité sur son compagnon, c'est bien lui le chef, celui qui prend les initiatives — « je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je te le donne. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche ! » Scène admirable, m. f. ! S. Pierre ne parle pas en son nom, il se considère comme un simple instrument de Jésus-Christ. Et alors, le miracle s'accomplit. « Et le boiteux s'élançant se tint debout, et il marchait et il entra avec eux dans le Temple, sautant et louant Dieu ». Quelle merveille ! « Et tout le peuple le vit marcher et louer Dieu, et tous furent remplis de stupeur et d'étonnement. »

* *

Et alors devant cette foule qui acclame les deux apôtres, Pierre toujours attentif à reporter sur Dieu tout honneur et toute gloire, va parler de nouveau. C'est son second discours qui sera un nouveau témoignage rendu à Jésus-Christ.

« Ce n'est pas nous, dit-il, qui avons fait ce miracle, c'est Dieu, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères et le but qu'il s'est proposé c'est la glorification de son Fils Jésus. »

Comme dans son précédent discours S. Pierre profite de cette circonstance pour montrer à ses auditeurs dans ce même Jésus qu'ils ont crucifié et que Dieu a ressuscité, *le Messie promis*, et aussi pour les exhorter à croire en lui, et à faire pénitence. Pas de variante : la foi et la pénitence, il faut croire et se repentir. S. Pierre ici encore est véhément. Il insiste sur la gravité du crime commis, et pour cela, il met en contraste la conduite des Juifs et celle de *Pilate*. Le gouverneur païen ne savait rien des promesses de l'ancienne Loi. Il ignorait les prophètes et, pourtant il voulait renvoyer Jésus dont il reconnaissait l'innocence. Et eux, au contraire, les fils des prophètes, les héritiers des promesses, l'ont condamné injustement.

De plus, à l'auteur de la vie, — donc il est Dieu —, à celui dont ils sont redevables de l'existence, ils ont préféré Barabbas. Barabbas le voleur, Barabbas le meurtrier, Barabbas l'assassin.

Toutefois, après ces vifs reproches, et ces apostrophes véhémentes, le bon Pierre se souvient qu'avant tout il importe de gagner les âmes par la *compassion* et l'indulgence pour les jeter par la pénitence et le repentir aux pieds de Dieu. Aussi, pour les écarter du désespoir, ajoute-t-il : « Je sais bien que, vous aussi, vous avez agi par ignorance, ainsi que vos chefs. »

Il termine en répondant à cette objection : si Jésus est le Messie, comment donc sa mort a-t-elle été possible ? elle est inexplicable ! — *Nullement*, car elle n'a été que l'accomplissement des prophéties messianiques, de telle sorte que si Jésus n'avait pas souffert la mort, il s'ensuivrait nécessairement qu'il ne serait pas le Messie annoncé par les prophètes. — Quel admirable orateur, que S. Pierre ! Cette réponse était celle que Jésus lui-même faisait aux disciples d'Emmaüs.

* *

Il lui faut conclure. C'est encore le même appel que le Christ au début de sa prédication : « Faites donc pénitence et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés. » Dieu bénissait ces premières prédications, malgré Satan qui toujours « conduit le bal » et allait agir. Les conversions qui étaient de 3.000 après le premier discours, sont devenues 5.000 après le second.

A l'heure présente, le genre humain est toujours un grand malade. Plus que jamais, il a besoin de guérison ; soyons donc du nombre des guéris, des vivants et, dès lors, nous serons dans la joie parce que porteurs de vie. *Amen.*

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR UNE RETRAITE A DES JEUNES FILLES

CONCLUSION

I. — *Exorde*. — Que faut-il faire pour assurer le succès de la Retraite et le rendre durable ? La retraite a été bonne : le prédicateur vous a touchées, vous l'avez bien écouté, vous avez bien prié et avec générosité, vous avez pris des résolutions et les avez offertes à Jésus.

Mais comme il vous le disait dimanche, il a fini sa tâche, la vôtre vient de commencer.

II. — *Responsabilité*. — C'est pour vous une responsabilité d'assurer les fruits de la retraite. Pour moi votre aumônier, votre curé, nous serons à votre disposition pour vous éclairer et vous soutenir. Mais que peuvent-ils sans vous ? Vous voulez et vous devez leur apporter votre collaboration.

III. — *Comment*. — Sous la forme d'une piété généreuse, — d'un travail régulier, — d'une maîtrise de vous parfaite qui ne reculera devant aucun sacrifice fait par amour pour Jésus. « Celui qui veut venir après moi, qu'il prenne sa croix chaque jour... »

* *

Et alors toute l'année qui commence sera bonne ; Jésus continuera de passer à côté de vos âmes, de les visiter et comme il les trouvera attentives et recueillies il poursuivra en elles, avec votre aide et votre collaboration l'œuvre surnaturelle qu'il y a commencée au cours de la semaine qui vient de s'écouler.

EN LISANT

CONSIGNES DE N. S. PÈRE LE PAPE AUX PÈLERINS DU GRAND RETOUR

...Et pourtant, plus que des remerciements, plus que des louanges et des félicitations, vous attendez de Nous